

Service social



Histoire de la violence, par Jean-Claude Chesnais, Paris, Robert Laffont, 1981, 436 pages.

Jacques Roy

Volume 40, Number 3, 1991

Oppression, intolérance et intervention

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/706551ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/706551ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

École de service social de l'Université Laval

ISSN

1708-1734 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, J. (1991). Review of [*Histoire de la violence*, par Jean-Claude Chesnais, Paris, Robert Laffont, 1981, 436 pages.] *Service social*, 40(3), 162–164.
<https://doi.org/10.7202/706551ar>

Tous droits réservés © Service social, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

bien en ternir l'image que nous serions tenté de reconnaître à ce commentaire de la dame un certain à-propos !

Par ailleurs, le féminisme et l'homosexualité paraissent surexploités dans l'appui à l'argumentation. Un choix abusif d'exemples tirés de là amène l'auteure à une interprétation de l'intolérance qui soit plus souvent psychosociale que sociopolitique. Les rapports sociaux globaux, la culture politique, les conditions macro-économiques ne sont pas toujours évoqués avec suffisamment de profondeur pour situer les bases sociales de l'intolérance.

Malgré ces inquiétudes, et quelques autres, il faut cependant s'incliner devant la qualité générale de ce livre et, surtout, devant le courage qu'a eu Lise Noël de s'attaquer à un tel sujet. Le prix du Gouverneur général, qu'elle a reçu en 1989, était bien mérité !

*Jean-Louis Gendron
École de service social
Université Laval*

Histoire de la violence, par Jean-Claude CHESNAIS, Paris, Robert Laffont, 1981, 436 pages*.

« Plus la violence recule, plus ce qui en reste devient insupportable. »

Nous sommes subjugués par la violence. Elle se présente comme un véritable fléau montant qui atteint toutes les couches de la population, s'incruste dans notre quotidien et s'abat en particulier sur les femmes et les enfants. Telle est la rumeur publique ! Mais s'il faut croire ce qu'en dit Jean-Claude Chesnais, elle tiendrait largement du mythe : selon tous les indicateurs connus de la violence, tant privée que collective, celle-ci serait en nette régression et ce, depuis le début du 19^e siècle.

Le livre est une véritable fresque historique de la violence, documentée aux quatre coins du monde. Il passe en revue tous les aspects de la violence physique dans une trame évolutive qui nous conduit jusqu'à aujourd'hui.

Un kaléidoscope statistique de la violence

L'auteur emprunte la voie historique en couvrant une période de 150 ans (1825-1975) pour mieux apprécier l'évolution de la violence. Celle-ci est examinée à partir de sources statistiques nombreuses et variées ainsi que de documents d'époque. L'Europe est passée au crible, de même que les États-Unis et, parfois, le Canada.

Cette véritable odyssée statistique et documentaire conduit l'auteur à affirmer que la violence a reculé sur tous les fronts. Selon un indicateur global regroupant des composantes tenant de la violence mortelle (homicides), corporelle (coups et blessures) et sexuelle (viols, attentats à la pudeur), la violence serait de deux à cinq fois moins importante qu'au début du 19^e siècle selon les pays étudiés. Et cette évolution se serait accomplie en trois stades : le stade agraire traditionnel (le plus violent), l'époque de l'industrialisation et, enfin, la société tertiaire d'aujourd'hui (le moins violent). Au fur et à mesure que l'on avance dans le temps, la violence régresserait.

Les exemples sont légion dans le livre : ainsi, « d'après la statistique sanitaire, l'homicidité a partout régressé depuis la fin du 19^e siècle, plus ou moins

fortement selon la gravité qu'elle avait alors ». Baisse de 50 pour 100 en Allemagne et en Angleterre, de 80 pour 100 en Italie, mouvement analogue en France, en Suède. Les violences dites collectives ont aussi reculé : moins de grèves sauvages, d'affrontements collectifs sanglants et les mœurs politiques en Occident ont perdu de leur intolérance d'antan. Les statistiques sur les coups et blessures illustrent une diminution régulière de la grande violence; le lynchage a chuté aux États-Unis de façon constante. Enfin, les exécutions capitales ont été supprimées dans la plupart des pays développés. Presque en boutade, à l'appui de sa thèse du recul de la violence, l'auteur mentionne qu'en Suède, au pays des terribles Vikings, on a récemment voté une loi interdisant la gifle aux enfants; de plus, le fléau des accidents routiers ferait vingt fois plus de victimes que les meurtres et les attaques de toutes sortes.

La famille, cible du crime

« La famille est le lieu du paradoxe. Centre d'affection, refuge contre l'adversité, c'est aussi le premier foyer de violence, l'unique endroit où chacun peut découvrir, sans fard, son vrai visage. La violence y est forte, plus forte qu'en tout autre milieu ». Ainsi, le tiers des meurtres résulteraient de mésententes familiales (31 pour 100 aux États-Unis, 47 pour 100 en Angleterre...). Mais, du même coup, l'auteur concède que l'on ignore presque tout de la violence familiale; c'est le lieu de l'intime où la violence est toujours sous-estimée dans les registres officiels.

Malgré tout, Jean-Claude Chesnais s'aventure tête baissée dans l'univers des chiffres; il y découvre notamment qu'en France, l'infanticide, l'empoisonnement et le parricide sont huit fois moins fréquents depuis quarante ans. Par ailleurs, l'augmentation enregistrée depuis vingt ans de la proportion d'enfants victimes de sévices, tant aux États-Unis qu'en France, s'inscrit à contre-courant du constat général; cependant, selon l'auteur, cette montée exprime peut-être davantage une plus grande intolérance sociale aujourd'hui à l'égard de ce phénomène qu'une réelle aggravation de la violence faite aux enfants.

Une exception trouble : les États-Unis

Dans ce concert de statistiques et de documents plaidant en faveur d'une diminution réelle de la violence avec le temps persiste une exception de taille : les États-Unis. La violence y serait plus répandue que jadis; la criminalité est plus meurtrière maintenant qu'au plus fort de la dépression économique des années 30. Entre 1960 et 1972, le taux d'homicides a doublé; le meurtre y est dix fois plus répandu qu'en Europe, toutes proportions gardées. L'auteur établit entre autres un lien avec le commerce des armes à feu : les ventes ont quadruplé depuis 1960 aux États-Unis, où « plus des deux tiers des meurtres sont commis par armes à feu, contre la moitié en Italie, un tiers en France, moins encore en URSS, en Allemagne, en Angleterre, et surtout au Japon, où les meurtres par armes à feu sont quasi inexistantes. En règle générale, plus la part des décès par armes à feu est forte, plus l'homicide est élevé ».

Cette incursion du côté de nos voisins du Sud affaiblit un peu plus l'hypothèse du déclin de la violence. On y découvre en effet que la violence sexuelle a quadruplé aux États-Unis entre 1957 et 1978. Et le phénomène ne se limite pas au continent américain : en RFA et en Suède, on assiste à une aggravation de la violence sexuelle depuis une vingtaine d'années. L'auteur note que la violence sexuelle est en effet plus prononcée dans les pays où règne un climat de grande liberté sexuelle (tels les trois pays évoqués) et que le viol est chose fréquente dans les sociétés modernes.

Les lunettes de la culture

Le bouillonnement statistique de cet essai nous conduit tout droit dans des labyrinthes inextricables d'explications soupesant l'une ou l'autre des thèses : plus ou moins de violence qu'hier. Au total, l'ouvrage nous invite à conclure d'emblée au fait qu'une certaine manifestation (la violence sexuelle) présente tout au moins des signes de résurgence.

L'examen du phénomène de la violence s'avère complexe : croit-on tenir une explication, une cause, qu'elle nous glisse au même moment entre les mains. Par exemple, la densité des populations favorise le crime, mais le Japon (pays à plus forte densité) affiche la criminalité la plus faible du monde industriel. De plus, le relativisme des valeurs s'en mêle : pour s'en convaincre, il faut savoir que, selon l'auteur, jusqu'au 18^e siècle, l'adultère, le vol d'un mouton ou d'un mouchoir et l'assassinat d'un homme avaient le même statut devant la justice et pouvaient conduire à un même châtiment, la mort. Nos seuils de tolérance à l'égard de la violence ont reculé. Et c'est un progrès !

Pour Jean-Claude Chesnais, notre époque est obsédée par la sécurité. Et cela influence le regard que la société porte sur elle-même. À l'évidence, pour lui, la violence n'a pas l'acuité de jadis : « Le sentiment que la violence monte, qu'elle est aujourd'hui plus grande que jamais n'a jamais quitté l'opinion publique. » Il se fonde non sur des faits, mais sur les impressions les plus diverses : l'accélération du rythme de vie, la complication des rôles sociaux, l'éclatement des structures traditionnelles, la fatigue, les dépressions, etc. « Avec l'irruption des médias et surtout de la télévision dans la vie quotidienne, la violence est devenue un thème à la mode. Elle est désormais enjeu public et commercial. » Il déplore le manque de relativisme historique devant ce phénomène.

Selon l'auteur, les progrès de la scolarisation comptent pour beaucoup dans la diminution de la violence : « Dans ce lent mouvement séculaire de recul de la violence privée, c'est donc la généralisation de l'instruction de base qui, en dotant les individus de capacité de discussion, a constitué l'atout le plus décisif. » Car, pour lui, la violence commence là où s'arrête le pouvoir du verbe ; elle constitue l'échec du dialogue.

Jacques Roy
Centre de recherche sur
les services communautaires
Université Laval

Note

- * Malgré l'âge de cet ouvrage, nous en avons retenu la recension, parce qu'il est lié au thème de ce numéro, tout en étant peu connu au Québec. (N.D.L.R.)

Théorie et pratiques en organisation communautaire, sous la direction de Laval DOUCET et Louis FAVREAU, Sillery, Presses de l'Université du Québec, 1991, 468 pages.

Le titre de ce livre l'annonce d'entrée de jeu comme un ouvrage de base sur l'organisation communautaire. Son introduction, d'une soixantaine de pages,